

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	20 (1970)
Heft:	4
Artikel:	Nouvelles refléxions sur la thèse de Pirenne
Autor:	Ashtor, Eliyahu
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-80651

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISZELLEN MÉLANGES

NOUVELLES REFLEXIONS SUR LA THÈSE DE PIRENNE

à propos d'une réimpression de «*Mahomet et Charlemagne*»*

Par ELIYAHU ASHTOR

Les fréquentes réimpressions du livre posthume de Pirenne sont la preuve la plus convaincante de l'impulsion considérable donnée par lui aux études historiques. Acceptée par les uns, combattue par les autres, la thèse de Pirenne sur les suites des conquêtes arabes et sur les débuts du moyen âge et de la société féodale n'a cessé de susciter l'intérêt des érudits et de provoquer des débats animés. Avec la parution de cette nouvelle édition du livre, on se demandera donc quel est l'état actuel des recherches sur la thèse du grand historien belge et quelles sont les directions dans lesquelles on pourrait les continuer.

Presque tous les savants qui ont traité de la thèse pirenienne étaient des médiévistes, c'est-à-dire des historiens de l'Europe. Un coup d'œil sur leurs ouvrages suffit pour constater que la majorité rejettait les idées de Pirenne¹. Sans vouloir en aucune sorte diminuer la valeur de leurs ouvrages, on peut cependant leur reprocher, avec quelque raison, d'avoir traité du problème des échanges entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman sans recourir aux sources arabes. Même un arabisant comme D. C. Dennett tient compte surtout de la situation politique et économique de l'Occident chré-

* HENRI PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*. Nouvelle éd., Paris, Presses universitaires de France, 1970. In-8°, XII + 218 p., 3 cartes.

¹ V. *The Pirenne thesis, analysis, criticism and revision*, éd. A. P. HAVIGHURST, Boston 1958. Cette attitude est accentuée aussi dans des ouvrages récemment publiés. Evoquons J. LAFaurie, «Numismatique des Carolingiens aux Capétiens», *Cahiers de civilisation médiévale*, 13 (1970), qui soutient, p. 118, que l'époque du denier d'argent, de la fin du VII^e siècle jusqu'au XIII^e siècle, doit être considérée comme un renouveau de l'économie monétaire, puisqu'il y eut alors un plus grand nombre d'usagers des petites monnaies.

tien, dans son essai «Pirenne and Muhammad»². Ce fut le grand mérite de l'arabisant français Cl. Cahen d'avoir, le premier, envisagé le dépouillement des sources arabes en vue de l'étude de la thèse de Pirenne³. En poursuivant cette ligne de recherche, nous avons essayé de démontrer, dans un article récemment publié, que le manque de sécurité sur la côte syro-palestinienne et égyptienne, comme l'ont décrit les historiens arabes, ne permet pas de nous imaginer que les relations commerciales avec les ports chrétiens se soient continuées au cours des VIII^e et IX^e siècles, si l'on songe à des activités de quelque envergure. Des indications fournies par des œuvres appartenant à toutes les branches de la littérature arabe nous amènent plutôt à conclure que les échanges avec l'Europe occidentale devaient être minimes. Ainsi, aussi bien des recueils de contes arabes qui reflètent certainement la réalité historique, que des textes juridiques en hébreu et en araméen ne laissent planer aucun doute en ce qui concerne la provenance des esclaves et des fourrures, deux objets très importants d'activité commerciale que l'Europe occidentale aurait pu fournir. Or c'était surtout en Russie et en Asie centrale que les Orientaux se les procuraient⁴. Dans un autre article, nous avons soutenu que l'ignorance à peu près complète de l'Europe occidentale que montrent les œuvres des géographes arabes dans les passages où ils en parlent indique, elle-aussi, l'inexistence de relations commerciales jusqu'à la deuxième moitié du X^e siècle⁵. Qu'il nous soit permis, pour démontrer l'importance des sources arabes dans l'étude des questions soulevées par Pirenne, de citer des renseignements complémentaires étayant les idées développées dans ces études et d'attirer en outre l'attention sur une autre catégorie de sources arabes dont le dépouillement systématique pourrait, croyons-nous, éclairer la probabilité ou l'improbabilité d'échanges commerciaux entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman au cours du haut moyen âge.

Plus on dépouille les écrits des historiens et des géographes arabes, plus on s'aperçoit que l'histoire des villes côtières de la Syrie et de l'Egypte se caractérise, dès la conquête par les Arabes, par deux faits essentiels : d'une part, abandon de ces villes par leurs habitants grecs qui s'étaient adonnés au grand commerce maritime ; et d'autre part, l'état de guerre qui y régnait à l'époque des califes omayyades et abbasides. L'exode des habitants grecs semble avoir été général. Ils quittaient toutes les villes, du nord jusqu'à la limite méridionale de la côte syro-palestinienne. al-Balādhuri aussi raconte le même phénomène à Ascalon au début de la neuvième décennie du VII^e

² *Speculum*, 23, p. 165–190, réimprimé dans le recueil de HAVIGHURST, p. 84 ss.

³ «Quelques problèmes concernant l'expansion économique musulmane au haut moyen âge», *Settimane del centro di studi sull'alto medioevo*, XII (1964) (imprimé en 1965), p. 391–432.

⁴ «Quelques observations d'un orientaliste sur la thèse de Pirenne», *Journal of Economic and Social History of the Orient (JESHO)*, 13 (1970), p. 166–194.

⁵ «Che cosa sapevano i geografi arabi dell'Europa occidentale», *Rivista Storica Italiana*, 81 (1969), p. 453–479.

siècle⁶. Dans un autre passage de son œuvre, l'historien arabe dit que le calife Mu^cāwiya avait établi à Ascalon des colons militaires⁷. En effet, à l'époque des califes, la population de la bande côtière de la Syrie et de la Palestine était presque partout hétérogène. A la fin du IX^e siècle, le géographe al-Ya^ckūbī constate lui-aussi que les habitants des villes de la côte du Liban étaient d'origine fort diverse et qu'ils constituaient une population mélangée⁸. Il y avait les descendants des Persans et d'autres colons amenés par le calife Mu^cāwiya⁹, des éléments qui n'avaient pas la tradition séculaire du commerce maritime, spécialité des habitants qui en étaient partis. Mais il est à supposer qu'ils auraient très vite appris les pratiques commerciales et noué des relations avec les pays d'outre-mer, si les conditions politiques le leur avaient permis. Pourtant les œuvres des anciens auteurs orientaux contiennent bon nombre de récits sur les razzias incessantes, les incursions des Byzantins et les mesures prises par les gouvernements arabes pour garantir aux villes côtières un minimum de sécurité. Il semble bien que la plupart des califes omayyades et abbasides, leurs gouverneurs et d'autres souverains musulmans s'occupaient de ce problème. al-Balādhuri raconte, dans un passage évoqué ci-dessus, que le calife ^cAbdalmalik (685–705) fortifia la ville d'Ascalon¹⁰. Un historien syriaque relève que le calife abbaside al-Mu^ctaṣim (833–842) ordonna de bâtir une forteresse au milieu du port de Séleucie après que les Byzantins y eurent fait une incursion¹¹. Ahmad b. Tūlūn, le premier souverain indépendant de l'Egypte et de la Syrie après la conquête arabe (il régna de 868 à 884) ne construisit pas seulement le port d'Acre, mais fit aussi fortifier le port de Yaffa. Il y construisit une forteresse en dépensant pour les travaux la somme considérable de 200 000 dinars¹². al-Ya^ckūbī, en décrivant la bande côtière de la Syrie et de la Palestine, n'indique comme importante que la seule ville de Tyr¹³. Or en quoi consistait son «importance», selon l'auteur arabe? Il ne souffle mot d'échanges commerciaux éventuels, mais constate la présence d'un arsenal où l'on construisait des bâtiments destinés à la course contre les Grecs . . . A la lumière de ces textes, peut-on encore envisager la possibilité que les relations commerciales entre les échelles d'Orient et l'Europe occidentale se soient poursuivies à l'époque des Carolingiens et que les marchands et navigateurs soient

⁶ *Futūh al-buldān*, p. 143.

⁷ *Op. cit.*, p. 142.

⁸ *Kitāb al-buldān*, p. 327 (trad. par G. Wiet, *Les pays*, p. 179).

⁹ Cf. notre article dans *JESHO*, 13, p. 170.

¹⁰ P. 143.

¹¹ Michel le Syrien, éd. CHABOT, III, p. 101.

¹² Ibn al-Athīr VII, p. 287; al-Balawī, *Sīrat Ahmād b. Tūlūn* (Damas 1358), p. 351.

Il faut relever qu'Ibn al-Athīr, en résumant les mérites de ce souverain, ne mentionne que cette activité particulière. On considérait donc la fortification d'une ville côtière comme une affaire très importante et digne d'éloge.

¹³ L. c.

seulement passés des ports du Midi aux ports d'Italie d'où les produits orientaux auraient été écoulés en France et ailleurs¹⁴?

A en croire le géographe arabe Ibn Khurdādhbeh, des marchands juifs appelés Rādhāniya sont restés les seuls à s'occuper du commerce entre les deux mondes, alors à peu près hermétiquement fermés, pour parler avec Pirenne. Comme Pirenne l'a justement souligné, le géographe arabe décrit un commerce qui devait avoir été assez sporadique et consistait surtout dans la vente d'articles de luxe, c'est-à-dire de marchandises de peu de volume. Ibn Khurdādhbeh indique aussi les routes principales des Radhanites. Puisque ce texte n'est pas étayé par des récits semblables, Cl. Cahen doute de son authenticité, en se demandant s'il ne comprend pas des archaïsmes¹⁵. Un argument avancé par Cahen se rapporte à la ville d'Antioche qui d'après lui n'était pas, à l'époque des Abbassides, une étape importante du commerce international¹⁶. Pourtant les recueils de biographies de théologiens musulmans (ou plutôt d'érudits musulmans, car les deux étaient à peu près identiques à l'époque) contiennent bon nombre de notices biographiques sur des savants d'Antioche, ce qui indique, sans doute, que la ville n'était pas devenue une petite cité provinciale sans importance commerciale. Les savants que l'on y mentionne étaient de pieux musulmans qui se distinguaient par leur connaissance excellente du Coran¹⁷ ou de l'histoire ancienne de l'Islam¹⁸ et surtout de la tradition orale (du «hadīth»)¹⁹. On y trouve aussi des biographies d'anciens habitants d'Antioche qui avaient obtenu des postes de juges en d'autres villes²⁰. Mais il y est aussi parlé explicitement de marchands qui habitaient Antioche et s'occupaient du commerce maritime dans les ports de la Mer Rouge, tel que le Baghdadien Muḥammad b. Ḥassān²¹. Il serait certainement possible d'ajouter à ces notices de nombreux autres renseignements. La constatation qu'à l'époque des califes abbassides Antioche était encore une ville bien peuplée corrobore, cela se comprend, l'authenticité de la relation d'Ibn Khurdādhbeh sur les trajets des Radhanites et, par conséquent, la thèse de Pirenne.

¹⁴ Cf. A. LEWIS, *Naval power and trade in the Mediterranean A. D. 500–1100*, Princeton 1951, p. 179.

¹⁵ «Y a-t-il eu des Rahdānites?», *Revue des études juives*, 123 (1964), p. 499 ss.

¹⁶ P. 501.

¹⁷ Tels que Muḥammad b. al-Ḥasan b. Ḥāfiẓ al-Antākī qui habitait l'Egypte et mourut chemin faisant quand il voulut rentrer en Syrie, en l'an 990, v. as-Suyūṭī, Ḥusn al-muḥāḍara (Būlāq 1299) I, p. 280.

¹⁸ Muḥammad b. Saḥm al-Antākī, cité par al-Balādhuri, *Futūh*, p. 117.

¹⁹ al-Ḥusain b. as-Sumaidā b. Ibrāhīm al-Antākī, m. 900, v. Ibn ‘Asākir, *Ta’rīkh Dimishk* (Damas 1329–51) IV, p. 296; Muḥammad b. Abi ’l-Khaṣīb al-Antākī, m. en 833, v. al-Khaṣīb al-Baghdādī, *Ta’rīkh Baghdađ* V, p. 249 s.

²⁰ al-Ḥusain b. al-Ḥusain b. ‘Abdarraḥmān al-Antākī, cadi des forteresses à la frontière de Byzance, m. en 931, v. Ibn al-Djauzī, *al-Munṭazām* (Haydarabad 1357–59) VI, p. 238; ‘Alī b. Muḥammad at-Tanūkhī, cadi d’al-Ahwāz (en Perse occidentale), m. 953, cf. *op. cit.*, VI, p. 372 ss.

²¹ *Ta’rīkh Baghdađ*, II, p. 276. Sur la monnaie ṭūlūnide à Antioche à la fin du IXe siècle, cf. EHRENKREUTZ, dans *JESHO*, II, p. 150.

Les recueils de biographies, une branche importante de la littérature historique arabe, nous fournissent aussi d'autres matériaux et arguments qu'il convient de prendre en considération en étudiant la thèse de Pirenne.

On repère dans ces dictionnaires biographiques grand nombre de biographies de savants irakiens (et persans) qui, à l'époque de la décadence de l'empire califien, ont émigré en Syrie et en Egypte. A l'époque où l'Irak fut en proie aux émeutes d'une soldatesque rude et rapace et où des groupes bien organisés de «*cayyārūn*», prolétaires désespérés, terrorisaient la bourgeoisie, beaucoup de marchands et d'intellectuels quittèrent le pays pour aller chercher fortune en Syrie et en Egypte. Or, en étudiant ces matériaux biographiques, on constate qu'à partir de la grande révolte des Zindj (868-883) qui déclencha le processus de la décomposition du califat, des dizaines d'émigrants se sont établis dans les capitales de Syrie et d'Egypte, dans les villes situées sur la frontière de Byzance, où l'on menait la guerre et où l'on s'occupait aussi de commerce avec l'empire grec, et dans des villes qui étaient des étapes sur les grandes routes du commerce terrestre, telle que Ramla en Palestine. Les centres industriels dans la Basse-Egypte, comme Tinnīs et Damiette, attiraient eux-aussi les émigrés irakiens. D'autre part, les renseignements sur des émigrants d'Irak établis dans les villes côtières de la Syrie et de l'Egypte sont en nombre infime. Tyr et Alexandrie, ports jadis si actifs, sont apparemment à peu près désolés²². C'est une preuve irréfutable, croyons-nous, de la décadence économique de ces villes, comme suite de l'interruption des échanges commerciaux avec les ports chrétiens de la Méditerranée occidentale. Car elles auraient sans nul doute attiré des émigrants, s'il y avait eu un mouvement commercial important et une bourgeoisie aisée en mesure de pourvoir à la subsistance d'intellectuels et de soutenir un clergé nombreux. En outre, c'est un fait bien établi que beaucoup des érudits dont les biographies figurent dans les recueils prosopographiques arabes étaient eux-mêmes des marchands ou s'occupaient de diverses activités industrielles²³.

Bien sûr, il convient de ne pas laisser passer inaperçus des renseignements sur des savants musulmans qui, au IX^e et dans la première moitié du X^e siècle, habitaient Tyr et d'autres villes sur la bande côtière de la Syrie et de la Palestine. Puisque de pieux musulmans se rendaient dans ces villes pour s'acquitter du devoir du djihad et y mener une vie de «*murābiṭūn*» dédiée à la guerre sainte, à la prière et à l'étude de la théologie, il devait forcément y avoir des savants. Les recueils de biographies arabes fournissent

²² Nous avons recueilli ces matériaux dans notre étude «Un mouvement migratoire au haut moyen âge», à paraître dans *Annales E. S. C.* en 1971. Dans notre contexte, nous devrions ajouter la biographie de Khālid b. ‘Abdarrahmān al-Khurāṣānī qui s'établit «sur la côte de Damas», v. Ibn ‘Asākir V, p. 81s. Etant un élève de Mālik, il vivait avant l'époque dont nous traitons dans l'étude mentionnée.

²³ Cf. l'article de H. COHEN, «The economic background and the secular occupations of Muslim jurisprudents and traditionists in the classical period of Islam», *JESHO*, 13, p. 16ss. et surtout p. 36s. (où toutefois, en raison de l'ambiguïté des expressions arabes, les marchands et les industriels ne sont pas distingués).

bon nombre de renseignements sur de telles personnalités²⁴. Mais en raison de la prédominance ou, tout au moins, du grand rôle des murābiṭūn dans ces villes, on aura tort de conclure du nombre de ces savants au nombre total de la population.

D'autre part, il serait exagéré de soutenir qu'il n'y eut aucune activité commerciale dans ces villes; en effet, mention est faite ça et là dans les dictionnaires biographiques, de marchands qui les habitaient ou en étaient originaires. Pourtant ces marchands ne s'occupaient pas de commerce maritime²⁵. Les savants qui y enseignaient ou s'adonnaient à leurs études étaient probablement des érudits des régions limitrophes et non pas venus d'Irak, de Perse, etc.²⁶. Quoi qu'il en soit, les notices prosopographiques qu'on relève dans les grands recueils de biographies indiquent certainement les routes principales de la migration vers les pays riverains de la Méditerranée.

Or ces conclusions concordent parfaitement avec ce qu'on peut déduire des grandes chroniques de l'époque des califes et de l'époque précédent les Croisades: ces sources indiquent elles-aussi la décadence des villes côtières au cours du IX^e siècle et dans la première moitié du X^e siècle et leur réveil économique à la fin de ce même siècle²⁷. Signalons aussi qu'en étudiant les recueils des biographies arabes on peut observer une nouvelle croissance des villes côtières de Syrie: elle est reflétée par un plus grand nombre de savants qui en provenaient²⁸.

²⁴ Evoquons les traditionnistes tyriens Aḥmad b. al-Mu'ammal, m. 912, cf. Ta'rīkh Baghdād V, p. 103 s.; Muḥammad b. al-Mubārak qui vécut dans la deuxième moitié du IX^e siècle, v. al-Muntazam VI, p. 26, et Hishām b. Laith aṣ-Šūrī qui était considéré comme un bon connaisseur de l'histoire de Syrie à l'époque de la conquête arabe, v. al-Balādhurī, p. 117. Un prédicateur de Sidon, al-Ḥasan b. Aḥmad, figure dans le Ta'rīkh Dimishk IV, p. 152, et un traditionniste qui enseignait à Ramla et à Sidon dans le Ta'rīkh Baghdād V, p. 160. Un théologien qui était professeur à Beyrouth est mentionné par Ibn 'Asākir III, p. 10; et cf. aussi sur des étudiants du ḥadīth à Beyrouth *op. cit.*, IV, p. 176, 362; et cf. encore sur un savant de Beyrouth Ta'rīkh Baghdād V, p. 103. Sur un Khurāṣānien Adam b. Abī Iyās qui habitait Ascalon et y mourut en 836 cf. Ta'rīkh Baghdād VII, p. 27; cf. aussi la biographie d'un savant de Djubail chez Ibn 'Asākir III, p. 16.

²⁵ Un marchand de textiles à Sidon, al-Ḥasan b. Aḥmad b. al-Ḥasan, est mentionné par Ibn 'Asākir IV, p. 150; un tel marchand à Tyr, *op. cit.*, IV, p. 156 (m. en 896).

²⁶ Il se peut que les pieux musulmans qui allaient se livrer à la guerre sainte sur la frontière de l'empire califien aient préféré la région des thughūr (ligne de forteresses sur le Taurus et plus à l'est), alors qu'ils n'étaient guère enclins à la guerre navale, inconnue d'eux.

²⁷ Cf. notre étude dans *JESHO*, 13, p. 172.

²⁸ Muḥammad b. 'Alī aṣ-Šūrī, un grand savant à en croire al-Khaṭīb al-Baghdādī, lui fournit des renseignements nombreux sur les théologiens en Syrie et en Egypte, cf. Ta'rīkh Baghdād I, p. 310⁷, 314⁸, 323⁹ II, p. 131⁷, 133¹¹, 150⁷, 292¹⁹ etc. Il mourut en 1057 à Bagdad, cf. *op. cit.*, III, p. 103. Un littérateur tyrien, Ibn as-Sarrādj, qui émigra en Tunisie, est mentionné par H. R. Idris, *La Berbérie orientale sous les Zirides*, II, p. 790. Un muḥaddith qui enseignait à Tripoli, Muḥammad b. Aḥmad b. Ṭālib, et mourut en 980/1, figure dans Ta'rīkh Bagdad I, p. 310. Sur un autre traditionniste à Tripoli, al-Ḥusain b. 'Abdallāh Ibn Abī Kāmil, m. 1023, cf. Ibn 'Asākir IV, p. 305. Abu 'l-Ḥusain Ibn Djumai' était le maître de Muḥammad b. 'Alī aṣ-Šūrī à Sidon, cf. Ta'rīkh Baghdād III, p. 103. Un savant

Bien qu'ils représentent une catégorie de sources très importante pour l'histoire économique de la Méditerranée au XI^e siècle, les documents judéo-arabes découverts dans la gueniza du Caire ne nous permettent pas d'établir un tel parallèle. En effet, les documents qui se sont conservés dans la gueniza du X^e siècle sont peu nombreux. Qu'on nous permette toutefois de constater que ces documents ne témoignent pas seulement du mouvement commercial intense qui caractérise la vie économique de toutes les villes côtières de la Syrie et de l'Egypte au XI^e siècle, mais qu'ils font aussi ressortir le grand rôle que jouait à cette époque le port de Marseille. A en juger d'après ces documents, Marseille était de nouveau dès le début du XI^e siècle, encore une fois, le point de départ d'une route de commerce maritime qui reliait les côtes liguriennes avec les échelles d'Orient. Qui plus est, c'est le seul port de la France méridionale mentionné dans les documents de la gueniza²⁹. On relèvera ce résultat des recherches de la gueniza, parce que Pirenne, à plusieurs reprises, a renvoyé à l'histoire de Marseille comme preuve de sa thèse. Ce port était pour l'historien belge l'exemple le plus frappant de la floraison et de la décadence des échanges commerciaux dans la Méditerranée et, d'autre part, de leur influence sur le développement des villes en Occident. Ayant cité les conclusions que Goitein a tirées des documents de la gueniza touchant le commerce maritime de Marseille au XI^e siècle, on nous permettra de renvoyer aux recherches de B. Blumenkranz sur le rôle des juifs à Marseille à la fin du X^e siècle. Comme on le sait – et Pirenne n'a pas manqué de le constater³⁰ –, il y avait, à l'époque des Mérovingiens, une forte communauté juive à Marseille. On ne sait rien sur l'existence de cette juiverie sous le règne des Carolingiens, quand les échanges commerciaux avec l'Orient avaient été interrompus. Mais Blumenkranz a repéré dans le cartulaire de l'abbaye Saint-Victor de Marseille plusieurs actes qui se réfèrent aux activités économiques des juifs à la fin du X^e siècle, quand le commerce maritime avait repris³¹. Ce sont là des indices sur lesquels on doit appeler l'attention.

Nos propos ne sont que les résultats de sondages. Peut-être indiquent-ils de nouvelles lignes de recherche qui pourraient jeter de la lumière sur la thèse du grand historien belge.

d'Acre, Abu 'l-Kāsim al-Husain al-Badjali, m. en 1026, est mentionné par Ibn 'Asākir IV, p. 295.

Ajoutons que le nombre de savants habitant cette région ou qui en étaient originaires est plus grand que lors de l'époque précédente, compte tenu de la durée des deux époques considérées: l'époque pour laquelle Pirenne suppose l'interruption des relations commerciales a duré deux cents ans, l'époque du renouveau – cent.

²⁹ S. D. GOITEIN, *A mediterranean society*, I, University of California Press 1967, p. 40; cf. p. 42, 211 (qui toutefois n'indique pas les sources, mais le nom de l'auteur sert de garant ...).

³⁰ Dans l'édition présente, p. 56, 65.

³¹ B. BLUMENKRAZ, *Juifs et Chrétiens dans le monde occidental 430–1096*, Paris 1960, p. 18, 30.